

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri de MASILLON

La question du latin

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 206-211

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La question du latin

Ne sommes-nous pas à la veille de voir s'introduire dans nos collèges et nos établissements supérieurs de la Suisse l'enseignement que l'on est convenu d'appeler un enseignement moderne ?

Je n'irai pas jusqu'à dire que l'horizon paraît chargé de noirs nuages et que la tempête s'annonce menaçante, se préparant à engloutir dans un désastre irrémédiable les dernières épaves de nos études classiques greco-latines. Tout ce qu'on peut dire, c'est que notre petite Helvétie, semblable à ces enfants faibles et délaissés et cependant conscients de leur personnalité, est travaillée par l'impérieux désir de s'élever, autant que ses forces le permettent, au rang de ses sœurs aînées plus fortes et plus dignes de considération qu'elle. C'est toujours l'histoire de la grenouille voulant égaler en dimension son compère, le bœuf. Nos chefs de l'instruction publique des différents cantons de la Suisse ne se laisseront-ils pas hypnotiser par ce qui se passe chez nos puissants voisins, l'Allemagne et la France, et dans un enthousiasme exalté ne s'écrieront-ils pas comme autrefois, le grand conquérant moderne : « Ce qui est bon au delà de nos frontières ne vaudrait-il rien, lorsqu'il est transporté sur notre sol ! » Mais ne scrutons pas trop l'avenir et attendons, avec tout le sang-froid qui convient à des enfants dociles et soumis, les sages instructions de nos Socrates et nos Sénèques Suisses....

En sincère admirateur de l'enseignement classique basé sur l'étude de nos ancêtres incomparables, les Grecs et les Romains, je voudrais seulement faire entrevoir dans un

article bien modeste quelle grande lacune s'introduirait dans nos hautes études par suite de la disparition de la langue de Cicéron, langue qui pour être morte, ne contribue pas moins à la vie de nos principales langues modernes.

Et d'abord ceux qui se plaisent à s'intituler avec emphase « modernes-progressistes » ne se permettront-ils pas de m'appliquer avec dédain les épithètes pas trop élogieuses de rétrograde et d'esprit étroit, si j'affirme que l'enseignement classique par le latin est un puissant moyen, — je ne dis pas le seul moyen — pour apprendre le français. On dit vulgairement que tous les chemins conduisent à Rome. Rien de plus vrai. Mais personne n'ignore qu'ils peuvent être plus ou moins raboteux, et exposés aux ardeurs du soleil et que d'un autre côté, les distances sont plus vite parcourues si l'on évite les lignes brisées pour prendre la ligne droite.

Ce n'est donc pas tout de se mettre en route, le point essentiel c'est d'arriver facilement et sûrement à son but. Or, l'étude intelligente du latin conduit aisément à la connaissance raisonnée du français. Comme quelqu'un demandait un jour au savant Arnauld s'il connaissait une bonne méthode pour apprendre le français, il répondit dans son laconisme toujours de bon aloi : Etudiez Cicéron. — Mais c'est le français que je veux apprendre. Dans ce cas, étudiez Cicéron.

Cette recette qui peut paraître bien originale et en quelque sorte excentrique, est basée sur l'expérience. Si nous demandons aux grands écrivains qui ont illustré notre littérature, comment ils se sont formés à concevoir le beau et à l'exprimer dans un langage riche et précis, ils vous répondront tous qu'ils se sont nourris du miel des anciens classiques. Bossuet, le grand maître de la littérature française n'avait lu, dit-on, à la fin de ses études, que deux livres français. Il a puisé dans l'étude de Cicéron la beauté de la forme et la solidité du fond et c'est ainsi que nous trouvons dans ses ouvrages, qui font l'admiration de tous les

écrivains de toutes les langues, une richesse incomparable de style, miroir des conceptions géniales de nos écrivains latins et particulièrement de Cicéron, son auteur favori.

Ce que nous disons de Bossuet peut s'appliquer au sublime Corneille, à l'élégant Racine, à l'incomparable Fénelon dont chaque ligne, pour ainsi dire est une frappante réminiscence de ses chers et bien aimés classiques, comme il se plaisait à le dire lui-même.

Cette constatation n'a rien que de bien naturel. Voyez, par exemple, un enfant qui fait sérieusement un thème latin. Supposez qu'il ait à reproduire une fable de la Fontaine. Le voilà qui réfléchit : semblable au botaniste qui se trouve en présence d'une fleur rare dont les caractères spécifiques ne sont pas clairement déterminés, il se met à étudier les pensées, il pèse la portée des expressions, il éloigne certains mots accessoires pour ne s'attacher qu'à l'idée principale ; il ne se contente pas d'avoir une idée confuse de pensées, mais il les creuse, il les approfondit jusqu'à ce qu'il en soit complètement maître. Après ce travail préliminaire qui l'a obligé à se compénétrer de la pensée de l'auteur pour la faire sienne, il s'efforce de la détacher pour la mettre dans d'autres mots et d'autres formules ; il faut aller du signe à la chose, du mot à l'âme. Pas de meilleur remède contre cette maladie des enfants — et ne craignons pas de le dire, — de la plupart des jeunes gens, maladie qu'on peut appeler *l'irreflexion*. Puis il faut comparer les deux langues, excellent moyen de les apprendre toutes deux, de pénétrer leur génie et de voir leurs rapports et leurs différences.

On a dit avec beaucoup de raison, qu'il n'y a que ce qui a coûté beaucoup d'efforts et de travail qui laisse des fruits utiles et durables. Or, pour bien faire un thème, l'enfant a dû entrer complètement dans la pensée de l'auteur et se l'assimiler pour la faire passer dans une autre langue. C'est ainsi que son intelligence devient un véritable miroir où viennent se répercuter toutes les formes des pensées des

auteurs et ces images se graveront d'autant mieux dans son âme qu'il a dû faire un plus grand effort pour se les approprier. Ici je fais appel à ceux qui sont chargés de cette branche de l'enseignement. Maintes fois ils ont dû se rendre compte que l'élève, après avoir fait un exercice de ce genre, était à même de vous raconter dans un langage précis, ce qu'il venait de traduire, justifiant encore une fois cette pensée de Boileau :

Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Et maintenant, si du thème nous passons à la version, nous pouvons encore affirmer que celle-ci est aussi un puissant moyen pour nous initier à l'étude du français. Personne n'osera contester que les anciens auteurs classiques renferment en eux-mêmes une mine inépuisable de richesses tant sous le rapport des idées que sous le rapport de la beauté du langage. Or, la version, en obligeant l'élève à découvrir la pensée des grands écrivains de l'antiquité, doit nécessairement développer son intelligence qui ne demande qu'à s'ouvrir aux beaux sentiments et aux idées simples. N'a-t-on pas dit que l'âme antique, dans ses grands porte-paroles, était profonde et simple. Par sa grandeur elle élève, par sa simplicité elle demeure aisément accessible aux jeunes intelligences. En effet, je me demande où ces sentiments de l'âme : amour de la justice et de la patrie, respect des vieillards, culte de l'homme et de la dignité humaine, abnégation, sacrifices à de grandes causes se trouvent parmi les modernes exprimés avec plus d'éloquence et de simplicité à la fois.

L'étude des auteurs est d'autant plus profitable pour développer le goût que les enfants eux-mêmes s'y intéressent davantage. Elle leur donne le plaisir délicat de voir et de deviner : c'est l'exercice favori des esprits pénétrants. On y manie une langue aimée, et je dirai que les paresseux eux-mêmes — et Dieu sait s'il s'en trouve dans les Collèges —

s'y délectent, quand ils sont intelligents. Or, si l'on ne peut jamais assez féliciter l'heureux professeur qui sait instruire ses élèves tout en les amusant et en leur rendant l'étude agréable la version renferme assez d'attraits par elle-même pour exciter la curiosité de la jeunesse toujours avide de choses nouvelles.

Prenons maintenant un étudiant qui est appelé à interpréter un auteur ancien. Supposons qu'il se trouve en présence d'un texte quelconque de Cicéron. Tout un champ de travail se déroule devant lui. Et d'abord, s'il veut être heureux dans sa traduction, il doit se mettre à la place de l'orateur ou de l'écrivain, premier avantage de la version pour apprendre le français. Combien ne voit-on pas de maladroits étudiants qui resteront toujours inférieurs à leur tâche pour ne savoir pas sortir d'eux-mêmes et se mettre en lieu et place des personnages qu'ils ont à mettre en scène ?

La version n'aurait-elle que ce seul et unique avantage d'obliger nos fougueuses imaginations de se substituer pendant quelques instants à la place des auteurs à traduire, ce serait déjà un grand pas fait dans l'art d'écrire.

Second avantage : Il ne suffit pas pour faire une bonne version de découvrir exactement le sens d'un auteur, il faut encore la traduction en un français correct et autant que possible élégant. C'est ici que commence la véritable gymnastique intellectuelle. Rien de plus horrible, j'allais dire de plus monstrueux qu'une traduction où les mots s'enchaînent automatiquement comme dans le texte latin. Avouons que le mot à mot devient nécessaire si l'on veut être sûr de découvrir le sens véritable ; mais si l'on s'arrêtait-là, ce serait manquer le but que l'on se propose dans l'étude du latin. Il faut donc que l'élève, une fois maître de la pensée de son auteur, s'applique à donner à sa phrase un tour qui convienne au génie de notre langue tout en restant servilement fidèle au sens du texte à traduire. Avouons que c'est là une des grosses difficultés

que l'on rencontre dans la version. Mais rien n'est plus efficace pour épurer le goût de l'élève, l'obliger à trouver le terme propre et à mouler sa phrase française de manière qu'elle reproduise le mieux possible la pensée de l'auteur.

On voit quelle étude profonde du texte suppose une version bien faite. La traduction peut ne pas répondre aux désirs de l'élève ; mais le profit est déjà considérable, si l'on a vu ce que l'auteur voulait dire et compris les délicatesses de l'expression, si l'on a le sens net de ce qu'il faudrait en français pour que la traduction fût parfaite.

Concluons donc avec, un sage pédagogue : « Un esprit bien formé par les études classiques, écrit et parle le français comme naturellement. »

Henri DE MASILLON.